

tôt qui doit appartenir à cette œuvre ? Tout le monde, depuis le prêtre jusqu'au simple fidèle, depuis l'homme de profession jusqu'à l'humble ouvrier, depuis l'instituteur et l'institutrice jusqu'à l'enfant assis sur les bancs de l'école. Autrefois, quand il s'est agi de bâtir ces magnifiques églises, monuments de la foi de nos pères, on vit des prodiges de zèle, tous voulurent y contribuer, les uns en donnant les matériaux, les autres en fournissant la main d'œuvre. Pourquoi le même concert, pourquoi la même émulation ne se retrouveraient-ils pas dans une œuvre qui est pour nous une question de vie ou une question de mort ?

Hommes de profession : Avocats, Médecins, Notaires, Commerçants, nous comptons donc sur votre généreux concours.

Mesdames et Mesdemoiselles, nous comptons également et davantage encore, s'il est possible, sur votre aimable et puissante coopération. Si vous êtes pour nous, notre cause est à jamais gagnée. Telle est en effet depuis dix-huit siècles l'influence de la femme catholique dans l'Eglise, qu'il semble que sans elle on ne peut réussir dans aucune entreprise, et si celle-ci a échoué jusqu'à ce jour, c'est peut-être, parce qu'on a voulu la conduire sans sa participation. Déjà, Mesdames et Mesdemoiselles, nous savons tout ce que vous avez fait pour la propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance dont vous êtes le bras droit : vous ne ferez pas moins pour une œuvre qui touche de si près à tout ce que vous avez de plus cher. Nous ne vous demandons, (comme on le fait dans les anciens pays,) ni bracelets, ni chaînes d'or ; nous ne vous demandons que votre bonne volonté qui vaut mieux que tout cela. Pourriez-vous nous la refuser ?

Enfin pour finir par où j'ai commencé, membres de la Tempérance, qui en ce jour nous offrez un si touchant spectacle, avec vos enfants qui en sont les heureux témoins, vous, qu'on ne saurait accuser si le nombre des auberges et des ivrognes, n'est pas plus restreint, nous faisons appel à votre dévouement si connu. Déjà en portant bien haut le drapeau de la tempérance, et en forçant l'ivrognerie à se réfugier dans les tavernes, vous avez rendu un immense service au pays. En vous associant à l'œuvre de la colonisation, vous ajouterez un nouveau fleuron à votre couronne, vous acquerez un nouveau titre à notre reconnaissance. A votre exemple, les différentes sociétés qui font la gloire de Montréal, et dont nous voyons ici avec bonheur les présidents, aimeront à adopter une œuvre qui entre si bien dans leurs pensées. Elles aimeront à lui trouver des membres zélés dans leur propre sein et à la couvrir de leur bienfaisante protection.

Dans cet espoir, nous allons vous distribuer à tous des listes d'agrégation, assurés d'avance que vous saurez les remplir ; et ainsi, serez-vous les uns et les autres des précurseurs du Sauveur comme votre illustre patron.

### SAINT PIERRE ALLANT A ROME. (1)

On était sous le cinquième des Empereurs romains.

(1) Nos sincères remerciements à la plume habile qui a bien voulu favoriser notre Revue de ce beau travail sur St. Pierre à Rome. Nous prions l'auteur de vouloir bien agréer nos excuses s'il n'a pas paru dans notre dernier numéro, à l'occasion de la fête de St. Pierre. La longue et intéressante notice biographique de M. Carrière ne nous l'a pas permis. — R. P.

Un étranger, un bâton à la main, des sandales aux pieds, n'ayant pour vêtements qu'une simple robe de laine, au front chauve, mais à l'air grave et déterminé, marchait d'un pas ferme vers la cité des Césars.

Jamais Rome n'avait été ni plus forte, ni plus opulente, ni plus fière d'elle-même. Aussi loin que plongeait ses regards, elle ne voyait autour de son antique Capitole que des peuples vaincus ; ses esclaves devenus nécessaires aux jeux du cirque et à l'embellissement des palais ne songeaient plus à la révolte, et rien ne manquait à l'entretien de son luxe. Ses mœurs, disons-le, étaient dépravées à l'excès, mais la religion les protégeait comme une partie inviolable du culte sacré, et si elle tenait tant à ses dieux, c'est qu'en brûlant de l'encens sur les autels d'un Jupiter incestueux, d'une impudique Vénus, d'un Mars cruel ou d'un Mercure sans conscience, comme elle n'adorait au fond que ses propres vices, elle s'évitait ainsi la honte d'en rongir. Se trouvant donc par là tout ensemble et à l'abri de la crainte et au dessus du reproche, rien n'égalait sa dédaigneuse et égoïste fierté, et jamais elle n'avait été moins disposée à souffrir un blâme, changer une coutume ou subir une loi.

Aller maintenant lui dire avec un air d'autorité : Rome, condamne tes débauches et prends des habitudes plus chastes, brise la chaîne des esclaves, renonce au sang des gladiateurs, brûle tes dieux menteurs et corrompus, ce n'eût pas été seulement, même de la part du maître le plus habile et le plus respecté, une entreprise téméraire, c'eût été une entreprise insensée. Pourtant telle était la prétention de cet étranger sans nom et sans crédit qui pour toute ressource n'avait que son *Credo* dans sa tête.

Ce n'était point un homme ordinaire. Il n'était poussé que par une parole, mais par une parole vivante et prodigieusement active ; cette parole lancée autrefois avec la puissance de la foudre du haut de la montagne des oliviers, pour ébranler et convertir le monde : "Allez, enseignez toute les nations." Pierre, tel est le nom de l'étranger, marchait donc sur la foi en cette seule parole à la conquête impossible de Rome.

Déjà le sommet du Capitole se dressait majestueusement devant lui. Un Patricien, au cœur droit mais plein de la suffisance et des préjugés de sa nation, frappé de la dignité imposante de l'apôtre l'aborde et lui dit : "Noble vieillard, quel dessein dirige en ce moment vos pas ?

— Je vais accomplir la volonté de mon maître.

— Vous êtes chargé sans doute de quelque importante mission ?

— Il veut que je répande sa doctrine.

— Vous êtes donc philosophe ?

— Nullement.

— N'avez-vous pas fréquenté quelqu'une des célèbres écoles d'Athènes ?

— Je ne les connais point.

— Il faut alors que vous ayez quelque forte recommandation dans le Sénat ou au palais des Césars ?

— Je n'en ai aucune, je ne connais personne.

— Avez-vous de la fortune ?

— Je ne possède ni or ni argent.

— N'êtes-vous pas au moins citoyen romain ?

— Je suis de la Judée et pêcheur par condition.

— Quel singulier dévouement ! s'écrie le Patricien de plus en plus étonné, vous êtes pêcheur, sans fortune